



Il y a les disparus. Il y a aussi ceux et celles qui sont sortis des griffes de Daech. Dans le cadre de leur retour à la vie normale et à la communauté, ces jeunes yézidis rendent visite au sanc-

tuaire de Lalesh. Certains de ces jeunes ont été kidnappés par l'EI.

Irak

- Mossoul et Raqqa tombées, les Yézidis cherchent toujours 3 200 des leurs.
- Deux figures, entre résistance et exil.
- Jameel Ghanim vit à Dohuk. Il est, avec d'autres, à la recherche des disparus.
- Falah Hassan, épuisé par son combat et menacé, a choisi d'émigrer.

A la recherche des 3 200 yézidis disparus

Christophe Lamfalussy (textes)
et Johanna de Tessières (photos)
Envoyés spéciaux en Irak

En libérant Mossoul, l'armée irakienne espérait retrouver des femmes et enfants yézidis qui avaient été enlevés par l'Etat islamique (EI) lors de son offensive de 2014. A la surprise de beaucoup, il n'y en a pas eu un seul. En fait, seulement une poignée de yézidis ont été délivrés lors des opérations militaires : "Quasiment tous l'ont été via des passeurs de contrebande", relève Jameel Ghanim, dans son bureau de Dohuk, où il cogère Yazda, l'une des rares organisations de défense de cette petite minorité opprimée d'Irak.

Autant de disparus que de rescapés

Dès lors se pose une question lancinante : où sont passés les quelque 3 200 hommes, femmes et enfants yézidis dont on n'a plus de nouvelles depuis le début de la guerre ? Selon les décomptes de la communauté yézidie, 1 113 femmes, 872 filles,

"N'ayant eu accès ni à Internet ni à la TV, certaines femmes croyaient à leur libération qu'il n'y avait plus de yézidis et de chrétiens en Irak. Elles pensaient que Daech avait pris le contrôle du pays."

Jameel Ghanim

816 garçons et 335 hommes sont portés disparus. A peu près le même nombre a été sauvé, mais où sont ceux qui restent ?

La piste des camps de réfugiés

Jameel Ghanim, qui revient de Mossoul, croit que des femmes captives se trouvent désormais dans des camps de réfugiés, prises en charge par des familles proches des combattants de Daech. "Une survivante est venue nous voir, dit-il. La plupart des djihadistes étrangers venaient d'Arabie saoudite. Certaines des femmes ont subi un vrai lavage de cerveau. N'ayant eu accès ni à la télévision ni à Internet, elles croyaient à leur libération qu'il n'y avait plus de yézidis et de chrétiens en Irak. Elles pensaient que Daech avait pris le contrôle du pays."

De nombreuses femmes ont réussi à rejoindre les lignes kurdes grâce à des familles sunnites, qui utilisaient contre paiement le service de contrebandiers. Mais d'autres sont restées jusqu'à la dernière minute otages de l'EI.

"Le problème est que de nombreuses femmes ont eu

un enfant, parfois deux, en captivité, avec un combattant de l'EI, poursuit-il. Or, selon la charia, si vous mariez un musulman, votre enfant est aussi musulman. Dans l'islam aussi, un frère ou une sœur est obligée de prendre soin des enfants d'un djihadiste tué. Nous pensons que des familles proches des combattants de l'EI ont adopté ces mères et enfants et se trouvent aujourd'hui dans les camps."

Yazda a créé un réseau dans ces camps pour tenter de les retrouver, mais bute sur un problème légal : dans la loi irakienne, rien n'oblige une famille musulmane à rendre l'enfant et sa mère.

Durant leur captivité, le sort de yézidis a basculé en mai 2015 à Tal Afar, une ville au nord-ouest de Mossoul, lorsque les dirigeants de l'EI ont décidé de séparer les familles et de mettre les femmes en esclavage. "Jusque-là, les yézidis étaient forcés de réciter la Shahada (la déclaration de foi en islam, NdLR). Mais Daech ne prenait pas systématiquement les filles comme esclaves", assure le responsable de Yazda, qui a récolté de très nombreux témoignages. Séparés de leur mère, les adolescents de plus de 14 ans ont été enrô-

lés par Daech pour devenir des "lionceaux du Califat" et suivre un entraînement idéologique et militaire.

60 % des "lionceaux" auraient péri

Yazda a accueilli à Dohuk, dans son centre socio-psychologique, des adolescents profondément perturbés par cet embrigadement. "Certains ont essayé de tuer leurs proches. Un autre a mis le feu à sa tente" dans un camp de réfugié, ajoute Jameel Ghanim.

Yazda craint que certains de ces adolescents aient péri dans les opérations militaires de l'armée irakienne et de la coalition internationale. "Nous pensons que 60 % d'entre eux sont morts", dit-il.

Les informations sont encore plus minces concernant les hommes, dont certains ont été exécutés dès l'été 2014. Les derniers contacts avec les survivants datent de mai 2015. Les forces kurdes et irakiennes ont trouvé une cinquantaine de charniers en Irak, dont sept dans le seul village de Kocho, près de Sinjar, d'où est originaire Nadia Mourad, devenue la porte-parole internationale de ces femmes et de cette communauté qui a subi tous les outrages.



Falah Hassan dans sa maison de Bade, dans le Nord de l’Irak. Une partie de sa famille est réfugiée en Allemagne.

“Quand tout le monde sera parti, je m’en irai”

Portrait Christophe Lamfalussy (texte) et Johanna de Tessières (photos)
Envoyés spéciaux à Bade

Dans sa maison de Bade, en Irak, Falah Hassan, 29 ans, est au bout du rouleau. Sa femme et l’une de ses deux filles sont réfugiées à Cologne en Allemagne, après avoir traversé la mer Egée sur un canot. Sa mère et son père viennent d’obtenir un visa pour les rejoindre. Lui reste au pays, avec sa deuxième fille qui fréquente une école où on lui a demandé de se convertir à l’islam. De fil en aiguille, toute sa famille émigre vers le pays d’Angela Merkel, si accueillant pour les yézidis.

“Je resterai ici jusqu’au bout et quand tout le monde sera parti, je m’en irai”, dit-il.

Epuisé, Falah l’est aussi en raison des menaces à peine voilées qu’il a reçues pour avoir défendu la cause des yézidis et critiqué les peshmergas kurdes accusés d’avoir laissé tomber sa communauté quand les djihadistes de Daech ont déboulé dans la région de Sinjar durant l’été 2014.

Falah tend son portable et montre l’un des messages qu’il a reçus le 27 avril dernier. “Nous te protégeons et nous vivons maintenant sous la charia. Si tu continues à parler, nous te violerons et nous mettrons la vidéo sur YouTube”, menace un interlocuteur anonyme, qui utilise un numéro irakien.

Le militant fait partie de ces yézidis qui ne croient pas qu’il soit encore possible de vivre en Irak, leur terre historique, mais aussi celle où ils ont été victimes de tant de “génocides”. Car avant Daech, il y avait Al-Qaïda, qui commit en 2007 son attentat le plus meurtrier, plus de 400

morts, en faisant exploser des camions piégés dans deux villages yézidis. Et avant Al-Qaïda, il y eut “73 génocides” et pogroms, affirme cette minorité zoroastrienne qui a toujours refusé de se convertir à l’islam, y compris sous l’empire ottoman.

Il n’y a pas de répression ouverte contre les yézidis au Kurdistan irakien. Ceux-ci sont libres d’exercer leur foi. Des temples détruits par Daech ont été reconstruits. Les autorités tentent de les protéger. Mais il existe une forme de racisme rampant dans une partie de la population, nourri par la croyance sunnite que les yézidis sont des “adorateurs du diable” : ici, un arbre de la mythologie est abattu, là, le lait de chèvre du producteur yézidi n’est pas acheté, plus loin, le magasin est boycotté.

WhatsApp en Méditerranée

“Comment voulez-vous que je vive dans un pays où les gens refusent de manger ce qui a été produit par nos mains, un pays où nous sommes considérés comme des citoyens de seconde classe, interroge Falah Hassan. Que me dira ma fille plus tard si elle est enlevée et violée, que son père n’a pas pris le risque d’émigrer? Nos lieux sacrés sont ici, mais nous ne pouvons pas vivre ici.”

Originaire de Sinjar, haut lieu du yézidisme avec sa montagne symbolique, Falah Hassan se prédestinait à devenir pharmacien. Mais les évé-

nements de 2014 ont tout bouleversé. Les peshmergas, censés les protéger, décampèrent devant l’avancée de l’EI. Lui et sa famille prirent place à bord d’une voiture à 10 heures du matin, le 3 août, “pour tenter une percée”. Comme des milliers de yézidis, Falah s’est retrouvé au Kurdistan irakien, où il a trouvé un emploi dans une organisation non gouvernementale. Mais à l’été 2015, il décide d’abandonner cet emploi pour se lancer à corps perdu dans l’aide à ceux qui tentent de rejoindre l’Europe via la Méditerranée.

Falah met sur pied des groupes WhatsApp pour prévoir des secours lorsque les embarcations de réfugiés risquent de capoter dans l’eau. “Les réfugiés savaient comment nous joindre par des comptes Facebook. Toutes les cinq minutes, on leur demandait de donner leur position”, dit-il. L’opération a duré entre novembre 2015 et mars 2016. “Une fois, ce fut très difficile, poursuit-il. Mes amis dormaient. J’étais seul. La mer était calme mais la houle arrivait. Les femmes pleuraient dans le bateau. Elles imploraient Taous Malek (NdLR, ange vénéré par les yézidis). J’ai finalement réussi à avertir les garde-côtes. Ils vivent aujourd’hui en Allemagne.”

→ Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.



Sous pression
Le militant a reçu un message anonyme sur son portable.



L’armée irakienne s’était déployée dès jeudi dernier, démentant toute intention de combattre les peshmergas. On voit ici une unité en pause, dimanche, au sud de Kirkouk.

Le devin des yézidis prédit le pire pour le Kurdistan irakien

Reportage Christophe Lamfalussy
Envoyé spécial en Irak

Le devin du sanctuaire sacré des yézidis à Lalesh, au Kurdistan irakien, est formel : une nouvelle période d’incertitude s’ouvre pour l’Irak. L’affaire est prise très au sérieux par les religieux, affirme un membre de la famille chargée de garder les lieux, car les devins avaient déjà prédit, il y a vingt ans, que cette minorité d’Irak allait subir un nouveau génocide et qu’une nouvelle frontière apparaîtrait. “Cette fois-ci”, expliquait-il la semaine dernière, “un koçek nous a dit que la frontière allait être fermée jusqu’à avoir faim. C’est pourquoi nous achetons de la nourriture depuis une vingtaine de jours.”

Bien sûr, ce n’est qu’un présage – d’autres y verront de la superstition – mais cela traduit l’énorme insécurité dans laquelle vivent les minorités irakiennes.

Installés depuis des siècles dans la plaine de Ninive, les chrétiens, les yézidis et d’autres minorités vivent en grande partie au milieu des territoires disputés entre Bagdad et Erbil et craignent que l’affrontement militaire qui débute ne les contraigne à un exil définitif.

Des familles chrétiennes se mettent à l’abri

Tout a basculé lors du référendum d’indépendance du Kurdistan irakien, le 25 septembre 2017. L’incerti-

tude qu’il a créée a bloqué net les efforts de réinstallation dans les villes et villages repris à Daech. “Depuis le référendum”, explique le père Aram, un prêtre du village chrétien d’Al-Qosh, “une trentaine de familles sont parties car elles craignent de nouvelles hostilités”. Al-Qosh avait été désertée lors de l’assaut de l’Etat islamique en 2014, n’avait jamais été occupée par le groupe djihadiste et s’était repeuplé rapidement.

“Ici, en Irak”, poursuit le prêtre syriaque avec un sourire qui semble perpétuel, “les décisions sont mauvaises, au mauvais moment et avec les mauvaises personnes. Nous nous trouvons au milieu. Le référendum a été un sacré défi pour l’église car les gens nous demandaient ce qu’ils devaient voter. Je leur ai dit : si vous avez un travail auprès du gouvernement régional du Kurdistan, votez pour lui ; si vous travaillez pour l’Etat irakien, votez en sa faveur.”

Depuis le référendum, Al-Qosh a été déserté par les étrangers, qui se sont repliés à Erbil, la capitale régionale, ou ont quitté le pays. La même situation se répète ailleurs dans le Kurdistan et les territoires contestés.

Sinjar reste invivable pour les yézidis

A Dohuk, ville du nord du Kurdistan irakien, Jameel Ghanim, le responsable de l’ONG Yazda, dresse un constat similaire pour les yézidis. “Avant le référendum, une centaine de yézidis revenaient chaque jour à Sinjar”, dit-il. “Beaucoup venaient des camps de réfugiés du Kurdistan. Ils craignaient que le référendum ne suscite des in-

cidents” malgré la promesse faite juste avant le scrutin par le président kurde Massoud Barzani que les droits de chaque minorité seraient respectés dans un Kurdistan indépendant. En réalité, les pressions ont été faites sur les déplacés pour qu’ils votent en faveur de l’indépendance, dont la menace d’un retrait des bons de nourriture.

Mais Sinjar, ville martyre des yézidis, en plein territoire contesté, reste invivable. “La ville a été libérée en décembre 2014”, explique Jameel Ghanim. “Presque trois ans après, il n’y a toujours pas d’eau, d’électricité, d’écoles, de travail.” La ville est contrôlée par trois forces militaires différentes : les peshmergas kurdes au nord et au nord-est, les Unités de protection du peuple kurde (YPG) au nord-ouest et la milice chiite de la Mobilisation populaire au sud.

Des yézidis reprochent au gouvernement irakien et à la communauté internationale de les avoir laissé tomber. “Nous pensons que les yézidis déplacés devraient pouvoir revenir à Sinjar”, continue le responsable de Yazda. “Bagdad devrait se mettre en relation avec eux et les autres minorités et reconstruire. Et il devrait y avoir un autre référendum dans les territoires contestés, indépendamment du kurde et sous supervision de l’Onu, où on leur demanderait avec qui ils veulent vivre.”

Bref, le référendum a attisé les tensions plutôt que les résoudre, et le risque est que davantage encore de minorités prennent le chemin de l’exil. Des familles entières de yézidis quittent le pays, grâce au regroupement familial. Leur premier choix : l’Allemagne.

→ Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

A savoir

Qui sont les yézidis ? Cette minorité religieuse qui parle le kurde est unique en son genre. Ni juive, ni chrétienne, ni musulmane, elle ne compte que 800 000 personnes dans le monde, dont la majorité, environ 600 000, vivaient jusqu’ici en Irak.

D’où vient leur religion ? Il y a un certain accord entre les experts pour dire que le yézidisme est une antique religion syncrétique, c’est-à-dire qu’elle s’inspire d’autres religions (juive, chrétienne, islam soufi) pour former quelque chose de particulier. Ses temples sont modestes, de simples édifices surmontés d’un dôme en pierres. Comme le zoroastrisme, elle vénère l’eau, le feu, la terre et le ciel.

Leur sanctuaire de Lalesh ? Tous les ans, à l’automne, les Yézidis célèbrent leur grand pèlerinage à Lalesh (Irak), où est enterré le cheikh Adi, un savant soufi du XI^e siècle devenu la principale figure de la foi yézidie.

Au cœur du lieu saint des yézidis : Lalesh

Reportage Christophe Lamfalussy (textes) et Johanna de Tessières (photos)
Envoyés spéciaux à Lalesh

Dans une vallée du nord de l’Irak, se niche le lieu le plus sacré des yézidis : Lalesh. Aujourd’hui, c’est jour de pèlerinage et par milliers, ils affluent. Délaissant leur voiture à deux kilomètres de là, ils gravissent à pieds nus la route de macadam qui monte jusqu’au temple du cheikh Adi.

Plus on monte, plus l’effervescence grandit. Des échoppes vendent des bouteilles d’eau, des cierges et des breloques chinoises. La viande des kebabs grésille. Puis survient la première étape, ludique, de la Fête de l’Assemblée, la plus importante de l’année. Elle dure sept jours et, selon la tradition yézidie, célèbre le moment où les sept anges, sous la direction de Taous Malek, décident de l’année qui vient au nom de Dieu.

Au pont de Silat, les pèlerins font trois fois l’aller-retour vers une pierre sacrée en prononçant la phrase “*Le pont de Silat, d’un côté il y a l’enfer, de l’autre le paradis*”. A chaque fois, ils déposent un caillou sur la pierre, puis un baiser. Tout cela se fait dans le sourire et les selfies.

Bienvenue à Lalesh, cette vallée où se nichent des temples, un dédale de grottes, le tombeau du



cheikh Adi, une source sacrée – la Zamzam, comme à La Mecque, où les croyants se lavent les mains et le visage dans un acte purificateur et de vœux.

Une découverte pour Zerdest, un yézidi de Liège

Zerdest Agirman, un yézidi de Liège, est novice. Pressé par les autres fidèles, il s’avance prudemment dans le circuit des grottes faiblement éclairé par les ampoules. Comme tous les autres, à la tombe d’Adi, il en fait trois fois le tour tandis qu’un religieux récite des prières en échange de quelques billets de mille dinars irakiens.

Puis, comme il dit, il donne “*un bisou*” à la tombe.

Le jeune Liégeois est ému. C’est son premier pèlerinage à Lalesh. Ses amis yézidis de Liège sont impatients d’entendre son récit. “*Je suis envahi par l’émotion*”, dit-il. Ici, c’est le centre du pèlerinage. J’ai vu, de mes yeux vu. Je peux témoigner à la communauté. Beaucoup disaient que c’était dangereux de venir ici. On a bravé les obstacles. J’aimerais revenir seul ici, comme dans une grande cathédrale, pour explorer la dimension spirituelle de ma foi.”

Etonnante religion yézidie ! Alors que les trois grandes religions du Livre (chrétienne, musulmane, juive) sont souvent solennelles, cette religion millénaire a inventé des rites quasi ludiques.

En poursuivant son chemin, Zerdest tombe sur le lancer du tissu. Le but ? Faire tomber le tissu, les yeux fermés, sur le rebord d’une paroi de la grotte tout en formulant un vœu. “*Si tu réussis ton premier essai, ton vœu est exaucé. Si tu échoues, tu as droit à plusieurs essais*”, sourit notre ami.

Devant la tombe du cheikh Bakir, rebelote. Le fidèle fait “*un bisou*”, puis trois pas en arrière. Tout cela se passe dans une ambiance allègre, où les adolescents, très nombreux en ce jour de congé scolaire, rient et se prennent en selfies.

Deux familles gardent le sanctuaire

Le maître des lieux est le Baba Çawis. Barbe fournie, tunique blanche et couvre-chef en laine, il a été désigné prêtre en chef après avoir servi pendant cinq ans l’ancien Baba. Il nous reçoit dans un petit salon, d’où on a une vue plongeante sur les pèlerins qui montent et descendent l’allée principale. Il connaît Liège car il vient deux fois par an à Ans où il y a un centre yézidi.

Comme les évêques irakiens, il redoute que le nettoyage ethnique opéré par l’Etat islamique finisse par convaincre l’ensemble de sa communauté qu’il vaut mieux vivre ailleurs qu’en Irak. “*Je comprends ceux qui partent en Europe*”, dit-il, *mais c’est aussi une forme de génocide.*”

C’est surtout son neveu qui parle. Il explique que deux familles habitent Lalesh. Celle du Baba Çawis, le guide spirituel, et celle de Fakir, chargée de protéger les lieux et d’allumer les chandeliers deux heures avant le coucher du soleil. Parmi eux vivent les étudiants en religion – les “*talib*” comme dans l’islam – qui sont formés par des professeurs qui transmettent, depuis des générations, les préceptes du

Les yézidis (1)

- Chaque année a lieu le grand pèlerinage des yézidis dans une vallée du Nord de l’Irak.
- “La Libre” vous emmène dans ce lieu magique, au cœur d’une religion méconnue.
- Et sur les traces d’un mystérieux “Livre noir” qui n’existe plus que dans la mémoire des hommes.



Dans les grottes de Lalesh, les fidèles nouent et dénouent des morceaux de tissus en formulant des vœux.

yézidisme. “*Nous n’avons pas d’écoles religieuses*, explique le neveu. *Les professeurs sont des volontaires. Notre livre le plus sacré – le “Livre noir” – a disparu mais notre religion est transmise de pères à enfants, de professeurs à élèves. Après 73 génocides, c’est notre façon de nous protéger. Il ne nous reste plus que notre mémoire.*”

Transmise oralement, la religion yézidie est remplie de mystères et de légendes. Certains professeurs sont capables de retenir “*jusqu’à 400 textes sacrés*”, explique-t-il.

Le cheikh Adi vénéré à Lalesh était un soufi musulman qui s’installa dans la région au XII^e siècle et prit sous sa protection les yézidis. Adi donna une dimension mystique à une religion influencée par le zoroastrisme, qui aurait été importée aux Kurdistan – les Mèdes – entre le IX^e et le VII^e siècle avant Jésus-Christ.

Depuis, les yézidis sont divisés en quatre castes, héritées des deux parents et dont il est difficile de s’extraire encore aujourd’hui. Celle des mirs est la caste dirigeante, les pirs et les cheikhs font partie de la caste religieuse tandis que les murids sont les gens du peuple. “*Lalesh, pour les yézidis, nous dit un religieux, est aussi important que La Mecque l’est pour les musulmans. Chaque yézidi qui vient au monde doit venir ici pour se faire baptiser.*”

On se bouscule dans le baptistère, où un pir asperge par trois fois la tête des fidèles en prononçant des incantations en kurde. La vallée, logée dans les premiers contreforts des montagnes du Kurdistan irakien, a échappé à l’offensive de Daech en 2014.

Fatalistes, mais pas résignés, les yézidis mettent cela sur la protection de Dieu. Mais, reconnaît le religieux, “*nous avons toujours été massacrés dans notre histoire*” et ce serait encore mieux si les Européens et les Américains venaient nous défendre. “*Ils sont les seuls à pouvoir le faire*”, dit le neveu du Baba Çawis.

Le soir, les murmures montent

Au pèlerinage de Lalesh, gens de simple rang et religieux se mélangent, mais chaque famille a ses droits sur les toits plats des maisons et dans les recoins de la vallée. Les nappes et matelas sont posés au sol. Les casseroles et bacs à gaz sont sortis des caisses. Parfois une tente est dressée, mais la plupart des fidèles dorment à la belle étoile.

Quand la nuit vient, des centaines de feux et bougies illuminent les abords du sanctuaire d’Adi tandis que le murmure des voix s’élève dans la vallée, entrecoupé des chants et des cris des enfants.

C’est l’heure des papotes entre jeunes hipsters, ados en nœud pap et aux cheveux gominés, filles aux cheveux longs et aux faux cils. Ceux-ci s’approchent immédiatement des rarissimes étrangers et le pressent de questions. “*Tu n’as pas de compte Facebook ?*”, s’étonne une fille. “*C’est pas croyable. Comment tu fais ? Un e-mail ? C’est quoi un e-mail ?*”

A 60 km de là, Mossoul a été libérée de Daech. Ces yézidis-là sont toujours vivants.

➔ Avec le soutien du Fonds pour le Journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles

Rassemblement

La fête de l’Assemblée

Le grand pèlerinage des yézidis dure sept jours, au début octobre, à Lalesh. Ils l’appellent la fête de l’Assemblée. C’est le grand rassemblement annuel de cette minorité religieuse qui vit au Nord de l’Irak, en grande partie dans la région autonome du Kurdistan. Les yézidis d’Irak, qui parlent kurde, disent parfois qu’ils vivent dans le Rojhilat (du côté de l’Irak et du soleil levant) par opposition aux Kurdes de Syrie qui ont créé le Rojava (du côté de la Syrie et du soleil couchant). Le chiffre 7 symbolise les sept jours de passage nécessaires pour aboutir au paradis.

Pendant sept jours, les fidèles viennent suivre différents rituels, étapes, mais aussi camper et passer un bout de temps entre voisins et connaissances. Les yézidis doivent venir au moins une fois dans leur vie à Lalesh, pour s’y faire baptiser. Le pèlerinage est festif. On y entend des chants kurdes, accompagnés de flûtes et de tambourins. Des danses, processions et veillées à la lumière des bougies sont aussi organisées. Au cinquième jour, un taureau est sacrifié et sa viande cuite et distribuée aux pèlerins, c’est le Simat.

Lalesh est une vallée encaissée dans la rocaïlle, qu’on ne peut joindre que par une seule route. Mais dans le temps, les pèlerins venaient à pied et passaient par les trois monts qui entourent la vallée. L’un d’eux – le mont Arafat – a la même signification dans l’islam. C’est le lieu où Adam et Eve se seraient réconciliés. Un mont similaire existe à une vingtaine de kilomètres de La Mecque. (Ch. Ly.)



La fête de l'Assemblée est l'occasion de renouer les liens entre yézidis.

JOHANNA DE TESSIERES

Où est passé leur livre sacré, le “Livre noir” ?

Depuis des siècles, les yézidis sont à la recherche de leur “Livre noir”, un livre sacré qui raconte la création de l’univers et de l’homme. Il a disparu – et seuls existent des versions raccourcies et controversées probablement écrites à la fin du dix-neuvième siècle quand les voyageurs occidentaux, des missionnaires et des chercheurs commencèrent à s’intéresser à la religion yézidie.

“Le Mesh-A-Res, notre Livre noir, a disparu depuis des siècles, raconte Baxhtiar, jeune résident du site religieux de Lalesh en Irak. Certains disent qu’il est en France ou en Angleterre. On l’a cherché partout dans des musées et bibliothèques. Personne ne sait où il est passé. Je crains qu’il soit à jamais perdu.”

Dans la tradition orale

En tout cas, le livre existe dans la tradition orale des yézidis. Ses textes sont transmis depuis des générations, de religieux (pir) à élève (talib), des pères aux enfants. Cette tradition orale a été une forme de résistance pour protéger la communauté contre les exactions commises par les tribus musulmanes. Celles-ci se méfiaient de cette minorité religieuse qui croyait, selon eux, dans le diable et refusait de payer l’impôt aux Ottomans. Mais le livre sacré a-t-il vraiment existé, physiquement ?

La première mention de ce livre nous vient d’un voyageur anglais, le docteur Frederik Forbes, qui

en 1838 s’aventura dans les montagnes de Sinjar à la recherche de ces yézidis opposés à l’Empire ottoman, qui mettaient toute la région sens dessus dessous. Par les habitants, l’Anglais entendit parler d’un “Livre noir”. Le voyageur n’en voyant aucun exemplaire au cours de son périple, il en déduisit assez abruptement que “comme le livre n’a jamais été vu, il est probable qu’ils aient inventé ce mensonge pour l’honneur de leur religion”.

Ce n’est qu’à la fin du dix-neuvième siècle, relève l’experte turque Birgül Açikyildiz, chercheuse aux universités de Montpellier et d’Oxford, que des manuscrits sont apparus, en arabe ou en kurde. Une dizaine sont conservés dans les bibliothèques de Paris, de Londres et d’Istanbul. L’une des premières copies date de 1874. Elle a été rédigée par Ishak de Bartella, un prêtre catholique syriaque qui a vécu avec les yézidis dans la bourgade de Bashiqa en Irak.

L’ouvrage du prêtre comprenait non seulement des extraits du “Livre noir”, mais aussi des passages de l’autre livre sacré des yézidis, le “Livre de la révélation”. Cet autre ouvrage est considéré par les fidèles comme la parole de Dieu, qui leur dit quelles règles et doctrines ils doivent suivre. Il aurait été écrit en 1162 et dicté par le cheikh Adi à son secrétaire particulier.

Le problème est que les manuscrits qui circulent depuis le dix-neuvième siècle comprennent très peu de pages, huit pour le “Livre de la révéla-

tion” et quatorze pour le “Livre noir”. “Comment peut-on expliquer la création du monde en 14 pages ?”, s’interroge Mero Khudeada, historien au centre yézidi de Sheikhan. “Quand on voit les textes oraux, qui sont nombreux, il est impossible que le Livre noir ne fasse que quelques pages. Les textes que les religieux récitent sur la création du monde sont magnifiques.”

Chaque religion a ses mystères

Du coup, le clergé yézidi considère ces manuscrits comme des copies falsifiées, destinées plus à jeter le discrédit sur la religion yézidie qu’à l’expliquer. Il n’empêche : les légendes courent sur ces deux livres sacrés qui auraient été préservés par les papes yézidis – les Baba Cheikhs – comme des reliques de leur passé. On dit ainsi que le “Livre noir” a été rédigé sur un parchemin en peau de cerf et qu’il a été enfoui dans un coffret en noyer caché dans les montagnes du Sinjar. Seule une minorité serait au courant de son existence.

L’historien Khudeada reste prudent avec ces légendes. Pour lui, l’histoire des yézidis est encore à écrire. “Saddam Hussein interdisait aux yézidis de se pencher sur leur histoire, dit-il. Quand j’ai fait mes études, personne ne demandait quelle était ma religion. Saddam a introduit cette idée en 1999, après avoir été un dictateur laïc.” Alors le “Livre noir”, mythe ou réalité ? L’historien s’en tire avec une pirouette. “La foi, dit-il, n’est pas scientifique. Il y a une part d’irrationnel. Le yézidisme, comme toutes les religions, a besoin d’un mystère.”

Christophe Lamfalussy (à Lalesh, en Irak)

À Savoir

Qui sont les Yézidis ? Cette minorité religieuse qui parle le kurde est unique en son genre. Ni juive, ni chrétienne, ni musulmane, elle ne compte que 800 000 personnes dans le monde, dont la majorité, environ 600 000, vivait jusqu’ici en Irak.

La diaspora ? On a beaucoup entendu parler des Yézidis depuis que l’État islamique les a persécutés à partir de l’été 2014. Mais ceux-ci ont fui leur terre natale bien avant. On en trouve en Syrie, en Turquie, en Arménie, en Géorgie et en Azerbaïdjan. De là, certains ont émigré vers l’Europe, les États-Unis ou le Canada, souvent pour des raisons économiques.

En Belgique, ils seraient entre 3 500 et 5 000, la plupart à Liège.



Zerdest avec sa mère à Droixhe. La chambre est là où elle prie.



Le baptême du Liégeois.



Les Yézidis irakiens parlent le kurde, tout comme Zerdest.

Les Yézidis liégeois se découvrent une identité

Reportage Christophe Lamfalussy (Texte) et Johanna de Tessières (Photos)
Envoyés spéciaux à Lalesh (Irak) et à Liège

Hésitant, Zerdest Agirman a suivi les pas des autres croyants. Autour de la tombe du cheikh Adi, le savant soufi enterré dans le site sacré de Lalesh en Irak, il a tourné trois fois, puis s’est incliné. Une immense émotion l’a envahi. Lui, le fils d’immigrés établis à Liège, venait d’accomplir l’acte le plus solennel que tout Yézidi doit honorer au cours de sa vie. “*Lalesh, c’est un aboutissement*”, dit-il à la lueur des bougies qui éclairaient faiblement la grotte où est enterré le saint homme. “*J’ai vu, de mes yeux vu. Je peux témoigner à la communauté. Beaucoup disaient que c’était dangereux de venir ici. On a bravé cela malgré les obstacles.*” Zerdest a beau porter un prénom kurde, une pointe d’accent liégeois se fait entendre. Secrétaire général du centre yézidi de Droixhe à 31 ans, il fait partie de cette communauté de 3 500 à 5 000 Yézidis qui habitent en Belgique. La plupart – près de 90 % – se sont installés à Liège à partir des années 90. Originaire de la région de Mardin en Turquie et plus précisément du village d’Agirman, la communauté a

Comme les Yézidis liégeois ne disposent pas de temple, ils prient dans leurs maisons.

grandi petit à petit, grâce au regroupement familial. Depuis 2014 s’ajoutent des réfugiés venus d’Irak, qui se sont établis dans la commune de Saint-Nicolas. “*Je suis arrivé en 1986 de Turquie*”, explique l’un des membres de la famille Agirman. “*Nos prédécesseurs avaient vanté l’égalité qui existait en Belgique. Dans les années 80, une vingtaine de familles vivaient encore au village. Mais l’armée turque les menaçait. Alors nous sommes partis. Un seul Yézidi vit encore dans le village. Il a du mal à marcher.*” Une branche de la famille de Zerdest s’est établie en Syrie, l’autre à Liège, où les Yézidis tiennent cinq magasins, dont le spécialiste des chichas de la Cité ardente. Comme la première vague de Yézidis est venue d’une région de Turquie fortement influencée par le PKK d’Abdullah Ocalan, le portrait du leader kurde a longtemps trôné dans le centre culturel de Droixhe, à côté du couple royal belge, mais il a été retiré récemment sous la pression des Kurdes irakiens qui ne se retrouvent pas du tout dans l’idéologie du PKK. Cela dit, la principale activité du centre culturel est le jeu de cartes. “*C’est la meilleure façon de rapprocher les générations*”, sourit Zerdest. Zerdest est célibataire, habite dans la maison fami-

liale de Droixhe et travaille au service manutention de l’aéroport de Bierset. Il a cinq frères et une sœur. Leur maison est remplie de grigris protecteurs contre l’œil mauvais, mais c’est dans sa chambre que la mère de Zerdest a installé son lieu de prière. Comme les Yézidis liégeois ne disposent pas de temple, ils prient dans leurs maisons. La mère garde dans sa chambre un peu de terre sacrée de Lalesh (la boule de berat) et entepose une pile impressionnante de matelas et de coussins, signes de bienveillance à l’égard des invités. “*Je prie le soir avant d’aller dormir*”, assure-t-elle. Les événements de 2014 ont été un électrochoc Zerdest est revenu transformé de son séjour à Lalesh. Nous l’avons rencontré quelques semaines plus tard. “*Cela a été une fierté d’aller là-bas*”, dit-il. “*Dans mon imaginaire, la religion yézidie, c’était Lalesh. J’ai été un des premiers jeunes à faire le pèlerinage. En rentrant, mes amis étaient curieux. Après m’avoir écouté, ils m’ont dit : tu nous a fait voyager.*” Le Liégeois a grandi au rythme des fêtes yézidies, mais n’avait pas exploré leur spiritualité. Comme beaucoup d’autres, son identité s’est réveillée lorsque les médias du monde entier ont commencé, à la

fin de l’été 2014, à parler du drame yézidi en Irak. Depuis, constate son cousin Bino, 24 ans, “*je remarque une grande différence. Comme si Zerdest avait fait un accomplissement. Il connaît mieux sa religion. Il est moins ‘ignorant’. Il sait comment marcher. On dit souvent que lorsqu’on sait d’où on vient, on sait où on va*”. La jeune génération yézidie de Belgique n’a jamais été accro aux traditions, et de moins en moins à l’obligation de se marier entre soi et entre cousins. Certains partent encore en Irak pour trouver avec qui se marier, mais d’autres cherchent l’âme sœur en Belgique. Zerdest s’est fait baptiser en Irak, non à Lalesh, où il s’est purifié à deux sources sacrées, mais dans le temple de Mahmarashan. Là est enterré le compagnon le plus fidèle du cheikh Adi. Y coule une source même les jours de sécheresse, assurent les anciens. C’est un endroit isolé, entouré de villages musulmans, au pied du mont Makloub. “*Daech n’est jamais venu ici*”, assure l’un d’eux en levant le doigt. “*Ils ne pourraient pas car Mahmarashan les attaquerait. Il est toujours vivant. Nous sommes comme une grande famille où la personne la plus puissante retiendrait les membres de la famille. Mais il ne peut pas retenir tous les Yézidis. Nous n’avons pas de pays assez grand.*”

À Liège, les Yézidis n’ont ni temple, ni lieu sacré, mais entretiennent la mémoire de leur communauté et de leur religion autant qu’ils le peuvent. “*Nous pensons que nous devons axer la spiritualité par un travail sur soi, pour mieux comprendre la nature humaine et faire la différence entre le bien et le mal*”, explique Tamev Kniaz, un conseiller spirituel originaire de Géorgie. “*Les jeunes sont très réceptifs*”, ajoute cet homme qui a le rang de “*pir*” et donne cours de religion aux jeunes chaque mercredi soir. Cette émigration de Yézidis géorgiens est plus ancienne encore. Elle date de la Première Guerre mondiale, après le génocide des Arméniens et des Assyriens. Les Yézidis caressent l’espoir que leur religion soit reconnue un jour en Europe. “*Sous la voûte de la laïcité*”, précisent-ils. Ils ont le temps. Bien que les origines du yézidisme restent peu claires, son calendrier a 4 750 années de plus que le calendrier chrétien, 990 années de plus que le calendrier juif et a 5 329 années de plus que le calendrier musulman... Une éternité. ➔ Avec le soutien du Fonds pour le Journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles



Quand le soleil se couche, la gardienne du temple prie alors vers la lumière du flambeau.

Une prière face au soleil

Comme dans toutes les religions, les Yézidis célèbrent au cours de l’année différentes fêtes religieuses, dont certaines s’inspirent de l’islam, du christianisme ou du mithraïsme. Le premier jeudi du mois de février, ils fêtent une sorte de Père Noël, Khidr Ilyas, dont on pense qu’il vient rendre visite à chaque famille pour lui souhaiter le meilleur. À cette occasion, les croyants préparent une pâte faite d’amandes, de pois chiches et de fruits secs qu’on fait griller et qu’on arrose avec du jus de raisin.

Le sanctuaire de Khidr Ilyas se trouve tout près de Baadre, la ville où vit l’élite des Yézidis, côtoyant quelques familles musulmanes.

Un temple financé par l’Etat irakien

C’est la gardienne, une femme qui a le rang de “pîr”, qui accueille Zerdest, un Yézidi venu de Liège, alors que le soleil commence à se coucher. Le fidèle dépose quelques dinars dans une corbeille, puis entre dans une pièce presque nue, ornée d’une photo de l’ancienne gardienne et d’une horloge. Sur un fil pendent des tissus soyeux et colorés dont les fidèles nouent et dénouent les bouts en guise de vœux.

L’Etat irakien a financé la construction de cette nouvelle pièce, sur le site d’un ancien temple. Tout est sobre et monastique. La gardienne nous explique que des bougies doivent être allumées du mardi soir jusqu’au jeudi matin, car le mercredi (tout comme le vendredi) est un jour saint pour les Yézidis. La lumière de la bougie symbolise l’incarnation du soleil sur terre.

Trois fois par jour, pour les plus croyants

Les Yézidis n’ont pas de prière commune comme les chrétiens. Ils sont libres de prier quand ils veulent et où ils veulent. En général, les plus croyants prient trois fois par jour, matin, midi et soir, face au soleil.

La “pîr” allume des bouts de corde enduits de cire (“avec des allumettes, le briquet porte malheur”, dit-elle) et entre dans le

jardin, dans une niche sans toit. Elle prie dans une douce incantation pour son Dieu unique, “*qu’il protège les Yézidis et les peuples du monde*”. “*Au début de la prière*”, explique-t-elle, “*je me suis dirigée vers le soleil couchant. La seconde prière se déroule face à la lumière des bougies. J’ai prié jusqu’au moment où les mèches se sont éteintes.*”

Une religion préislamique, imprégnée d’autres traditions

Malgré les persécutions et l’exil, ces Yézidis-là ont décidé de rester en Irak pour perpétuer les traditions d’une religion millénaire et préislamique. Minoritaires dans une région majoritairement musulmane, ils ont réussi à préserver leurs traditions en dépit du déniement. Certains sunnites les considèrent comme des “*adorateurs du diable*” parce qu’ils vénèrent sept anges, dont l’un d’eux, le plus puissant, l’Ange paon Taous Malek, serait l’incarnation du diable. Les Yézidis et la plupart des experts démentent cette interprétation. Au contraire, pour eux, Dieu a créé le monde. L’Ange paon n’est pas le Dieu en lequel les Yézidis croient mais son émanation bienveillante. Les sept anges sont là pour le protéger.

“Il n’y a pas un Dieu et un diable”

“*Ce qui différencie les Yézidis des autres religions*”, explique l’historien Mero Khudeada, “*c’est qu’il n’y a pas deux forces. Il n’y a pas un Dieu et un diable. Il n’y a qu’une force de Dieu. Du reste, Taous Malek veut dire littéralement ‘ange lumière’ et il est représenté par un oiseau, le même symbole vénéré autrefois par les Grecs, les Romains et les Daces*”.

C’est pourquoi le yézidisme est considéré comme une religion syncrétique, qui s’est inspirée d’autres rites comme le baptême (christianisme), le jeûne (islam, christianisme) et plus anciens encore, l’adoration du soleil (zoroastrisme) ou le sacrifice du taureau (mithraïsme).

Christophe Lamfalussy (à Baadre, Irak)

Une semaine dans une famille yézidie

Vivre dans une famille yézidie, c’est d’abord accepter sa condition d’invité. Pas question de ramener une assiette à la cuisine, ni encore moins d’aller se servir dans le frigo.

Dans cette famille qui nous accueille pour une semaine à Mahate (Irak), la cuisine est le territoire des femmes. Nous dormons dans le salon, dont les canapés ont été repoussés sur les côtés pour allonger au sol les matelas et autant de couvertures que nous le souhaitons.

La maison basse comporte une cour intérieure, qui offre une ombre salubre en été tandis que notre hôte, Shakir, y range sa voiture tous les soirs. Dans un coin, s’empilent des sacs de graines, qui attendent le printemps pour être replantées. Shakir Simo Exirto a cinq enfants, trois filles et deux garçons. Il est le propriétaire d’un troupeau de moutons qui paissent de l’autre côté de la voie rapide qui jouxte la bourgade. L’un de ses frères est couturier à deux rues de là. Un autre vit en Suisse où il a ouvert un Döner Kebab.

Sa femme est la première à se lever le matin. Elle sort de la maison à pas de pantoufles et va prier devant le soleil levant. Puis la maîtresse de maison se met à préparer le petit-déjeuner. Du très solide : œufs sur le plat, fromage en lamelles, aubergines cuites, beurre de cacahuète, pain pita, le tout arrosé d’un thé sucré.

Chacun vaque à ses occupations dans la journée, selon les règles traditionnelles de la société moyen-orientale. Les femmes raclent la cour avec de l’eau, font la lessive, brossent sans arrêt tandis que les hommes s’esquivent en ville ou dans les champs. Et le soir, c’est à nouveau le banquet. Une nappe en plastique est posée sur le sol. Puis rapidement les femmes déposent les plats, ustensiles, assiettes et canettes de soda.

Puisqu’il y a des invités, c’est particulièrement abondant. Un agneau a été sacrifié. Ses parties, jusqu’à la cervelle, sont servies sur une montagne de riz. Des tomates entières ont été cuites au barbecue. Des plats disposent des piments trempés dans une sauce tomate vinaigrée et une salade de tomates et de concombres finement coupés. Les hommes et leurs invités mangent en premier lieu – sans dédaigner une bière et un verre de whisky acheté dans le magasin d’alcool du village. Ensuite, les femmes recomposent des plats avec les restes – et enfin, elles mangent.

Ch. Ly.